

# LE DOUBLE PASSE DE LA TURQUIE

*Par Jean-Louis RIEUSSET*



**ACADEMIE DES  
SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**

**<http://academie.biu-montpellier.fr/>**

*Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, séance du 21/11/2005, conférence 3922,*

*Bull. 36 (2006), 351-360*

L'Anatolie, en grec le « pays où le soleil se lève », était pour le monde antique celui où le soleil sortait de la nuit des temps. Massive péninsule au profil de muse de lion ouvrant à l'Ouest sa gueule vers la mer grecque, sa crinière de montagnes enneigées abrite le sommet du croissant fertile où est née la civilisation. Abraham fit halte à Haran, entre les deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate, qui parcourent l'un près de 500 kilomètres, l'autre près de mille dans l'actuelle Turquie. C'est même sur le mont Ararat que l'arche de Noë aurait touché terre à la fin du déluge. Venus d'Europe, de l'Asie des steppes ou de l'Afrique égyptienne, des dizaines de peuples se sont disputé ce pays montagneux, y créant des civilisations qui y ont laissé leurs vestiges souvent sur le même site, maillons d'une longue Histoire dont nous sommes issus.

D'origine européenne, les Hittites s'installent ici il y a cinq mille ans et forment de 1800 à 1170 avant notre ère le premier empire anatolien. Ils se heurtent aux Egyptiens en Syrie où une bataille indécise aboutit à un partage du monde oriental en sphères d'influence. Cependant à Troie des fouilles ont mis à jour neuf niveaux d'habitat depuis le troisième millénaire avant J.C. La ville s'enrichit en prélevant un péage sur les navires franchissant les Dardanelles. Des conflits et séismes séparent des périodes florissantes. Le plus célèbre épisode est la guerre qui l'opposa aux « peuples de la mer », les Achéens venus de Grèce et le siège de dix ans au terme duquel la ville fut prise et rasée en 1180. Sans doute les raisons du conflit étaient-elles économiques et politiques, mais combien plus belle est la légende qu'en a tirée trois siècles plus tard Homère, poète grec d'Anatolie : le jugement de Pâris entre trois déesses qui se disputaient la pomme

d'or désignant la plus belle, l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, l'expédition vengeresse des Grecs et le stratagème du fameux cheval de bois.

L'Arménie « historique » renvoie aux frontières d'un royaume telles qu'elles étaient au premier siècle avant J.C. Un roi des Phrygiens, Midas, est resté célèbre parce qu'il transformait en or tout ce qu'il touchait et qu'Apollon l'aurait doté d'oreilles d'âne (qu'il cherchait à dissimuler sous un bonnet...phrygien) pour se venger d'un arbitrage offensant lors d'un concours musical. Sa capitale, Gordion, est restée célèbre à cause du nœud gordien, un oracle ayant promis la possession de l'Asie à qui parviendrait à le dénouer. Personne n'y arriva jusqu'à Alexandre...qui le trancha d'un coup d'épée : la puissance se conquiert ! Il le montra en repoussant jusqu'à l'Indus et à la Tripolitaine les limites du monde grec.

Avant même la guerre de Troie les navigateurs grecs avaient établi sur les côtes découpées de l'Anatolie des comptoirs puis des confédérations de villes à la manière de leur pays d'origine : au Nord les Eoliens et au sud les Doriens, mais surtout au centre les Ioniens, créateurs du style ionique plus léger et élégant que le dorique. Leurs villes tenaient les débouchés de la route des caravanes vers l'Orient. Le temple d'Artémis, déesse de la fécondité, à Ephèse était une des sept merveilles du monde et celui d'Apollon à Didyme était réputé pour ses oracles. Athènes, Delphes et Epidaure exceptées, c'est probablement en Asie mineure que l'on trouve les plus nombreux vestiges de la civilisation hellénique. Ils sont assez souvent accompagnés par des édifices romains qui, à leur exemple, ont perdu tout ou partie de leur massivité ordinaire. Grâce à un effort international de restauration, on peut entrevoir ce qu'ils furent au temps de leur splendeur : portes magnifiant l'entrée des cités, avenues bordées de colonnades se croisant en particulier sur l'agora, lieu de rencontre et de marché (de denrées ou...d'esclaves !). Sont particulièrement bien conservés les édifices de taille modeste : hôtels de ville, bouleutérion pour la réunion du sénat local, odéons pour les concerts ou les réunions publiques, théâtres creusés au flanc des collines puis édifiés par les Romains en plaine, comme les amphithéâtres.

La sculpture grecque foisonne ici dans les musées. Liée d'abord au culte, elle représente des dieux sous une forme humaine idéalisée. Mais c'est bien l'homme qui est statufié, bientôt caractéristique de sa fonction sociale, l'athlète, le guerrier, l'éphèbe. Sous le ciseau d'un Phidias l'équilibre du corps se fait dynamique, des mouvements des jambes, du torse et des bras, des inclinaisons de tête lui font conquérir l'espace et l'expression.

L'évolution est encore plus saisissante dans la statuaire féminine. La « déesse de Berlin » (l'un des trésors du Pergamon Muséum de cette ville) a encore, au début du VI<sup>e</sup> siècle, un hiératisme à l'égyptienne. Puis l'émulation entre les cités fait passer du style dorique exaltant la vertu au style ionien, centré sur Ephèse et Milet, plus expressif, lyrique, voire pathétique. La draperie s'anime : le raide péplos dorien est remplacé par un fin chiton de lin, qui frissonne sous la brise quand il n'épouse pas au plus près les formes du corps.

Art volontiers voluptueux, reflétant les mœurs des riches cités où il est né, il célèbre la beauté féminine, la douce rondeur du ventre, la poitrine naissante ou épanouie, les vallonements moelleux du dos. On passe de la mythologie héroïque d'Eschyle au monde humanisé d'Euripide. L'ionien Scopas dénude ses déesses ou ne cache que leur intimité sous une draperie retenue, le corps jaillissant des plis comme d'une corolle. Dans le même temps un orateur sauvait la belle Phryné en l'exposant nue devant ses juges qui allaient la faire lapider. Enfin Praxitèle crée les plus beaux corps de femmes jamais sculptés. Les bas-reliefs décrivent, eux, l'Histoire légendaire de ce peuple imaginaire, car ils peuvent réunir plusieurs personnages dans une action mouvementée. Ceux du temple de Zeus à Pergame (aujourd'hui à Berlin) en sont un bel exemple. Sur un autre plan, Pergame possède un ensemble médico-religieux révolutionnaire fondé par Asclépios, où Galien découvrit l'effet curatif des venins et inventa le caducée.

Plus tard l'apôtre Paul vient prêcher le Christianisme, en particulier dans le grand théâtre d'Ephèse. Les marchands vivant du temple d'Artémis le font expulser, mais l'apôtre Jean s'installe ensuite dans cette ville. Comme Jésus lui avait confié sa mère, elle a peut-être fini ses jours ici dans une maison isolée redécouverte au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet les martyres d'Etienne et de Jacques et l'emprisonnement de Pierre avaient reporté le foyer du Christianisme de Palestine sur l'Asie Mineure, dont Paul de Tarse était originaire et où il multiplia les voyages pour fonder des communautés.

Au IV<sup>e</sup> siècle, quand Constantin eut déplacé la capitale de l'Empire de Rome à Constantinople, c'est à Ephèse que fut bâtie la première église dédiée à Marie et proclamé le dogme de sa maternité divine. L'empereur fit construire aussi dans sa nouvelle capitale une basilique dédiée à « la sainte sagesse de Dieu ». Après lui, Théodose estima que l'unité d'un empire cosmopolite serait confortée par l'adoration d'un seul Dieu, qu'il imposa à tous, et il répartit les centres de la nouvelle Eglise selon les diocèses administratifs. Du reste, jusqu'à la cassure de l'Eglise en 1054 entre les mondes orthodoxes et catholique romain, ce sera toujours l'empereur (et non le pape) qui réunira les conciles... et toujours en Anatolie !

En 532 la basilique Sainte Sophie ayant été détruite par la sédition du cirque, l'empereur Justinien en édifia une nouvelle qu'il voulut le monument le plus beau depuis la création, fait pour y rassembler le peuple sous une coupole gigantesque représentant le ciel, appuyée sur des demi coupoles, elles-mêmes basées sur d'autres plus petites, l'ensemble joignant la grandeur à l'harmonie. Le décor était lui aussi très nouveau, grâce à des mosaïques éclatantes en pâte de verre colorées par des oxydes métalliques ou des feuilles d'or et d'argent ornant jusqu'aux arcades portées par les colonnes de marbre. Aussi Justinien put-il s'écrier : « Salomon, je t'ai surpassé ! »



Et pourtant la pression des « barbares » contre l'intégrité de l'Empire allait prendre une autre dimension avec le raz-de-marée conquérant de l'Islam moins d'un siècle après. Partis de La Mecque, les musulmans ne mirent que quelques décennies à conquérir l'Egypte, l'Afrique du Nord et l'Espagne, ainsi que le Moyen-Orient jusqu'à l'Indus et Samarcande. C'est sur la route de la soie qu'ils rencontrent les Turcs, nomades originaires des Turkestans chinois et russe et les prennent sous leur coupe. Turük signifie fort. Déjà en 850 un chroniqueur arabe vante leurs prouesses de tireurs à l'arc, leur combativité et leur endurance stupéfiantes. Ces cavaliers-nés inventent les étriers, la selle et le sabre. Enrôlés comme mercenaires, ils en profitent pour se tailler un empire. Une de leurs tribus, les Seldjoukides, franchit l'Amou-Daria, son chef prend le titre de sultan (dominateur), en 1055, avec la caution du Khalife de Bagdad et entreprend l'occupation progressive de la Cappadoce, steppe centrale parsemée de lacs et entourée de hautes montagnes, qui convient bien à ces nomades en voie de sédentarisation. Les femmes préparent les « balsamas », galettes tenant lieu de pain, dans les tentes, puis font du pain noir dans des fours primitifs. Le bourricot assure les transports domestiques, mais le chameau et, de plus en plus les chevaux de selle et de trait permettent les échanges lointains, en particulier entre l'Extrême-Orient et l'Occident encore byzantin. Progressivement des caravansérails espacés d'une journée de route sont disposés pour ravitailler et mettre en sécurité hommes, bêtes et marchandises. L'ampleur et la beauté de ces « hans » nous surprennent, derrière leurs murs impressionnants. Les communs, logis et étables entourent une cour dont le fond est occupé par une petite mosquée à lanterneau. Ce réseau de relais assure la puissance du sultan, même au cœur des solitudes.

C'est au Sud Ouest de ce plateau qu'Ala-et-Tin embellit l'antique Iconion devenue Konia, capitale seldjoukide où seront construites des médressées, hautes écoles coraniques, aux murs décorés de versets du Coran ou de motifs géométriques. En 1228 il y invite le prince des poètes, Cela-et-Tin qui devient Mevlana, le Maître aux pouvoirs miraculeux, fondateur des derviches tourneurs parce que, dit-il, des voies qui mènent vers Dieu, j'ai choisi celles de la musique et de la danse. Sous de hauts bonnets de feutre rouges tournoient les amples jupes blanches comme des planètes autour du soleil de Dieu, au son d'une flûte, le ney, et du tympanon. Pieds nus, les bras étendus et les mains ouvertes, ils tourbillonnent jusqu'à l'extase ! Ce mysticisme, le Soufisme, se nourrit du poème de Mevlana aux 25000 distiques qui célèbre la joie transcendant la douleur, mais surtout l'amour. Le maître repose sous un drap brodé d'or dans son couvent coiffé d'émail vert où les tapis ne laissent entendre que la mélodie frêle du ney.

Les sultans tolèrent un christianisme replié dans les monastères rupestres de Cappadoce, mais organisent solidement leur pouvoir : Sultanat héréditaire, Divan (conseil des ministres) présidé par le sultan, gouverneurs de province, enfin beys analogues aux barons de la chrétienté. Si leur lignée succombe après plus de deux siècles sous les coups des Mongols de Gengis Kahn, elle a préparé sa relève en la personne d'Othman, qui fonde l'empire ottoman. Né sur les bords de la mer de Marmara, donc plus occidental, il prend par surprise une forteresse byzantine, ce qui l'entraîne à d'autres conquêtes. Son fils, Ohran, lui succède et s'empare de Bursa, la plus belle ville byzantine après Constantinople, dont il fait sa capitale. Sur les contreforts de l'Olympe de Mysie elle échelonne ses thermes, ses mosquées et ses turbés (mausolées). Les six premiers sultans ottomans y reposent, Othman et Ohran sur l'esplanade de la citadelle dominant la ville, Bajazet-la-foudre, cavalier et conquérant intrépide, dans la grande mosquée aux vingt coupoles entourant une fontaine aux ablutions inondée de lumière, Mehmet Ier dans un romantique mausolée décoré de faïences bleues et vertes au sommet d'une colline isolée.

Ohran avait épousé la fille de l'empereur byzantin, l'aida à réprimer une révolte des Serbes... et laissa des garnisons sur les rives européennes. C'est lui qui créa le corps d'élite des janissaires formé de jeunes Chrétiens enlevés au cours des razzias et directement attachés à sa personne. Les Turcs inspirent de plus en plus la peur. Une armée suscitée par un pape d'Avignon, Urbain V, est écrasée par Muhrat Ier en 1362. Une autre coalition commandée par le roi de Hongrie, Sigismond, est battue à Nicopolis par Bajazet qui conquiert, après la Serbie, la Bulgarie en 1396. Mais un Turc nomade, redoutable coupeur de têtes, surgit des steppes, Tamerlan, qui écrase l'armée de Bajazet et enferme celui-ci dans une cage de fer où il mourra avec son fils. Cette tornade passagère assurera une survie d'un demi-siècle à l'empire byzantin.

Ce n'est en effet qu'en 1452 que Mehmet II prépare longuement la prise de Constantinople en construisant auprès d'elle et en approvisionnant une

formidable forteresse, Rumély Hisar. C'est que la ville a déjà résisté à trente sièges. La topographie et ses fortifications expliquent ce quasi miracle. Constantin l'avait choisie pour capitale à cause de sa situation exceptionnelle au carrefour de deux mers et des deux continents sur lesquels s'étendait l'Empire. Mais le site ajoute beaucoup aux avantages de cette situation : Une acropole domine une presqu'île entre la Mer de Marmara et la rade de la Corne d'Or, procurant un port abrité et une grande cité inexpugnable pour peu qu'on l'entoure de remparts, ce qui fut fait sur une double ligne côté terre et bouclé au-dessus des mers, au total vingt kilomètres de hauts murs et quatre cents tours. Deux citernes antiques aux voûtes soutenues par une forêt de colonnes et des jardins potagers permettaient de tenir indéfiniment.

Certes les Croisés avaient, pour payer aux Vénitiens leur transport vers la Palestine, occupé Constantinople en 1204, profané ses lieux saints, pillé ses trésors et réparti entre eux les provinces subsistantes de l'Empire, facilitant ainsi leurs chutes successives dans des mains ennemies. Aussi, 250 ans plus tard, Constantinople n'avait plus de possessions d'où tirer des renforts. En vain le pape essaya-t-il de mobiliser les nations chrétiennes pour conserver ce poste avancé. Imprenables côté mer grâce au feu grégeois, les assiégés ne purent tenir plus de deux mois, car un canon d'une taille encore jamais vue, servi par son inventeur hongrois, tira des boulets d'une demi tonne sur une porte de la ville, finissant par ouvrir un passage à la ruée des dix mille janissaires et au pillage. Les Byzantins se battirent jusqu'au dernier homme valide, l'empereur ayant refusé de livrer la ville contre un trône de roi du Péloponnèse : il mourut parmi les siens à la Porte Saint Romain. Peu après Mehmet II entra à cheval dans Sainte Sophie pleine de femmes, d'enfants et de blessés et la transforma en mosquée. C'était le 29 avril 1453.

Un monde finit ce jour-là, l'empire romain christianisé depuis plus d'un millénaire. Un empire musulman prend sa place jusque dans sa capitale, bien décidé lui aussi à régner tant sur le Sud de l'Europe que sur l'Asie Mineure et l'Afrique du Nord. Bientôt le sultan achètera le titre de khalife et c'est en son nom qu'on dira les prières rituelles, même à La Mecque. Mais si Constantinople devient Istanbul, « la ville de l'Islam », c'est l'architecture de Sainte Sophie qui va servir de modèle aux grandes mosquées à venir. Sans doute Sinan, le grand architecte de Soliman le Magnifique, va alléger l'aspect extérieur des édifices et leur donner un élan vers le ciel en les encadrant de minarets au-dessus du délicat assemblage de demi-dômes surmontant les demi-coupoles, mais il assume la filiation et ne s'estimera satisfait que lorsqu'il parviendra, à près de 90 ans, à dépasser de 28 centimètres le diamètre de la grande coupole de Ste Sophie. L'harmonie des proportions, l'exubérance du décor, les couleurs des revêtements en céramique et des tapis, les mille feux des vitraux, en particulier à la Mosquée Bleue, confirment qu'on est ici à l'apogée d'une forme d'art, liée à celle de l'Empire Ottoman.





Soliman le Magnifique prit Bagdad et vainquit la Perse, soumit la Moldavie et la Valachie et n'échoua devant Vienne que parce que l'état des routes le priva de sa grosse artillerie, alors qu'en face faisait merveille une arquebuse perfectionnée. Il sut jouer des vieilles rivalités entre les puissances européennes, s'appuya sur François Ier contre Charles-Quint. C'est qu'il avait réussi à améliorer l'image des Turcs. Les ambassadeurs et visiteurs européens découvraient non une horde de Huns, mais une société très policée honorant ses savants, multipliant des hammams aussi beaux que les thermes antiques et tolérante pour les mœurs et même la religion des pays occupés. Si les conversions à l'Islam étaient assez nombreuses, c'était surtout par arrivisme, comme pour le Grec devenu Ibrahim, le grand vizir du sultan. Loin d'abattre l'Europe, Soliman l'aura plutôt aidée contre le despotisme centralisateur de Charles Quint, qui faillit l'enfermer sous une chape d'intolérance. « Ami » de François Ier, il a procuré à la France d'énormes avantages économiques et politiques par les « Capitulations » réservant aux seuls navires français le droit de commercer dans tous les ports de l'empire turc. Marseille en tira un grand profit. En outre les Capitulations accordaient à la France la protection des Lieux Saints de Palestine et, en fait, le protectorat de tous les Chrétiens établis en terre ottomane, créant ainsi une prééminence française sur le Levant.

Cela n'empêcha pas les petits chefs locaux, beys, douaniers ou policiers des pays occupés de multiplier maladroites et vexations contre leurs administrés, ce qui finit par occulter les côtés positifs de l'administration turque, d'autant plus que l'occupant perdait progressivement son dynamisme et sa supériorité économique. Le déclin turc des siècles suivants, après la défaite navale de Lépante et l'échec du second siège de Vienne en 1683, péjora encore la situation : la faiblesse de « l'homme malade de l'Europe » encourageait attentats

et séditions, ce qui entraînait la répression et le cycle de la violence s'amplifia. Au XIX<sup>e</sup> siècle l'Europe s'enflamma avec Byron pour la libération de la Grèce. « Je veux, dit l'enfant grec, de la poudre et des balles » chantait Victor Hugo, tandis que Delacroix stigmatisait les massacres de Chio. Cela provoquait l'intervention des grandes puissances et chaque fois un recul turc. C'est un sultan apeuré qui ordonna en 1897 l'exécution des Grecs de Crète devant l'avance de leurs libérateurs. En Asie Mineure elle-même les Turcs étaient à peine plus nombreux que l'ensemble des minorités grecque, arménienne et kurde. De plus Grecs et Arméniens se sentaient des affinités naturelles avec les ennemis de la Turquie lors de la guerre de 1914-1918. Cela peut expliquer l'évacuation massive des Arméniens devant l'avance russe en 1915, mais n'excuse en rien le fait que tous les hommes en âge de combattre aient été fusillés et que bien des vieillards, femmes et enfants soient morts des conditions atroces de leur exode, les Turcs et les Kurdes s'appropriant tous leurs biens et laissant à l'abandon les églises dont de superbes témoins de l'art préroman. Ce génocide a fait au total plus d'un million de morts.

Le traité de Versailles comportait le démembrement de la Turquie et son occupation par les alliés vainqueurs. Mais une guerre turco-grecque s'ensuivit, les Grecs furent repoussés après avoir brûlé Ismir et le million et demi de Grecs d'Anatolie en fut chassé, remplacé dans leur habitat millénaire par moitié moins de Turcs rapatriés de Grèce. De là l'impression pénible qu'éprouve le touriste en Turquie : il n'y a plus de moines dans les églises rupestres de Cappadoce longtemps abandonnées aux intempéries et aux effondrements et leurs fresques sont amputées ou couvertes de graffitis. Et pourtant quelle spontanéité dégagent-elles, si enfantines, si proches de l'œil et de la main, qu'on croirait les avoir peintes soi-même : une Annonciation et une Visitation d'une vivacité extraordinaire ou le baptême d'un Christ nu dans l'eau curieusement soulevée pour le rendre décent, alors qu'un ange s'apprête à le frotter avec une belle serviette. Quel témoignage de la foi de ces moines au sort incertain que ces personnages à taille humaine qu'ils ont mis là pour les épauler en sortant successivement de la nuit avec eux animés par la lueur tremblante des cierges.

Le redressement turc était l'œuvre d'un militaire de génie de 38 ans, qui avait arrêté les alliés aux Dardanelles en 1915. Il suscita la résistance, libéra le territoire, renégocia les traités, abolit le Khalifat et le Sultanat, laïcisa l'Etat, ferma les couvents, interdit djellaba, turban, fez et voile, refondit la langue turque, fit adopter l'alphabet latin et le Droit suisse (ce qui supprima la polygamie et l'inégalité des sexes devant l'héritage), enfin fit voter les femmes turques une génération avant les Françaises. Il déplaça la capitale de la cosmopolite Istanbul à une ville des plateaux centraux, Ankara, dont la population a décuplé depuis et où un mausolée digne d'un empereur propose sa dépouille à la vénération des foules. Partout trône son effigie et il est officiellement invoqué comme « Père de la Turquie moderne, Atatürk ».



Mais la plus grande réforme jamais accomplie dans l'Histoire et préservée depuis par l'armée a été battue en brèche par le regret des mœurs traditionnelles et le réveil des Islamistes. Au fil des années ceux-ci ont fait reprendre l'arabe pour les cinq prières quotidiennes, puis l'obligation du catéchisme coranique à l'école et luttent pour l'entrée du voile à l'université. Toutefois le désir de l'intégration à l'Europe a commencé à susciter un plus grand libéralisme envers les Chrétiens et les Kurdes. La diaspora turque en Europe appuie ce mouvement. L'étranger est bien accueilli dans les mosquées, lors des contrairement à d'autres pays musulmans.

Visiblement la Turquie est écartelée entre deux civilisations à l'image d'Istanbul entre l'Europe et l'Asie. Dans ses vieilles rues étroites et courbes pour abriter le passant du vent, des maisons à encorbellement le protège de la pluie. Elles ne ressemblent en rien aux maisons arabes dont les murs ne s'ouvrent que sur le patio central, car leurs fenêtres en façade les relient au monde extérieur.

Plus loin des immeubles à l'occidentale se côtoient le long d'artères embouteillées par des charrois de toutes sortes. Il a fallu dédoubler l'autoroute et le pont suspendu reliant les deux continents. La population est passée de 13 millions en 1920 à 68 millions en 2004, dont 7% de Kurdes, 1,5% d'Arabes et 200.000 Arméniens. Le P.I.B. croît sans cesse, mais trois millions d'ex ruraux enserrent de zones insalubres les grandes villes devenues des mégapoles. Si les hommes sont fiers de montrer leur force, beaucoup continuent à passer des heures au café ou au grand bazar, dont les cinq mille boutiques offrent des séductions variées, alors que les femmes joignent encore trop souvent aux travaux domestiques l'agriculture et l'élevage, la vente à bas prix de vêtements griffés indûment de marques européennes, le tissage des tapis ou l'accueil des touristes devenu primordial, pour lequel, le joli minois et le costume seyant doivent remplacer la corpulence et les vêtements noirs de la femme turque traditionnelle.

Il nous reste à visiter un joyau, le plus typique et longtemps mystérieux, le palais de Topkapi. Il occupe l'emplacement de l'ancienne acropole au bout du cap entre la mer de Marmara et la Corne d'Or. La porte impériale donne accès à la première cour, vaste esplanade desservant l'Hôtel des Monnaies, le Pavillon des Requêtes et la pierre de l'avertissement où le bourreau exposait les têtes.

La Porte du Salut, véritable entrée de forteresse, donne accès à la seconde cour, jardin vaste et fleuri dominé par le belvédère qu'est la Tour de Justice accessible uniquement du Harem. Cette tour contient le salon d'où le sultan prit l'habitude d'assister, invisible derrière une fenêtre grillagée, aux séances du Divan qui se tenaient dans la salle adjacente, quitte à les interrompre d'un coup de canne sur la grille si elles prenaient un tour qui lui déplaisait. En fait le sultan intervint de moins en moins dans les décisions prises après le conseil par le Grand Vizir, qui dirigea de là pendant quatre cents ans le vaste empire quand il n'en visitait pas les provinces.

Les portiques encadrant la cour desservent les dortoirs des haliebardiens, les écuries et les cuisines, dimensionnées pour nourrir douze mille personnes, superbe ensemble construit par Sinan, portant une rangée de cheminées monumentales, aujourd'hui musée des porcelaines surtout chinoises et japonaises apportées au cours des siècles par la route de la soie pour garnir les tables princières.

Pour passer de la seconde à la troisième, le « Saint des Saints », il faut franchir la Porte de la Félicité, qui est, bien plus qu'une porte, un baldaquin vers où convergent les allées de la seconde cour. C'est là qu'on installait le trône du sultan pour lui rendre hommage dans les grandes occasions. C'est là qu'entre le lever et le coucher de soleil d'un seul jour se succédaient les funérailles d'un sultan et l'intronisation de son successeur. Les portiques suivants desservent la salle d'audiences, les salles d'exposition des caftans et cadeaux les plus divers offerts aux sultans et surtout les salles où le manteau du Prophète, enfermé dans un double coffre d'or, est entouré des reliques apportées par le dernier khalife de La Mecque à Sélim Ier en lui transmettant le pouvoir suprême de l'Islam : épées, étendards, sceaux, soixante poils de la barbe de Mahomet et le moulage en or de l'empreinte de son pied sur l'esplanade de Jérusalem d'où il s'élança pour son voyage mystique au ciel que décrit le Coran.

Il n'y a pas de porte solennelle pour pénétrer dans la quatrième cour, mais plusieurs passages discrets. On entre ici dans le domaine privé du sultan, relié au Harem où il couchait. La vue y est grandiose vers la Corne d'Or comme vers la mer, car il n'y a plus ici de portiques et les remparts sont situés beaucoup plus bas. C'est le domaine des « kiosques » pavillons gracieux de taille modeste, aux arcades abritées sous le large surplomb de leurs toits, plantés là comme des tentes de cérémonie de leurs lointains ancêtres nomades dans les jardins qui surplombent et dévalent la pente. Ces kiosques sont entourés de fontaines et de bassins et leurs parois revêtues, à l'extérieur comme à l'intérieur, de carreaux de faïence étincelants, leurs portes ornées de nacre, leurs fenêtres de vitraux.



Ces campements impériaux face au vent du large contrastent avec le caractère carcéral du Harem voisin. Dans ce dédale de pièces éclairées par d'étroites cours vivaient jusqu'à six cents femmes qui ne retrouveraient jamais leur liberté. C'est Roxelane, principale favorite de Soliman le Magnifique, qui les fit concentrer dans ce lieu interdit (sens du mot harem) – interdit à tout homme sauf aux princes impériaux et aux eunuques noirs. Les plus mal loties étaient les femmes esclaves. Éliminées à la sortie de l'école du harem enseignant la langue turque, le maintien, la danse, la musique et le protocole, elles n'avaient plus comme avenir que de servir les autres, couchant par centaines sur des claies de bois à plusieurs étages, Pourtant elles aussi, après leur capture, elles avaient été envoyées au sultan, jeunes et vierges, en cadeau ou en tribut par quelque Grand !

Avaient eu plus de chance, de mérite ou d'habileté les « gédiklis » qui savonnaient et habillaient le sultan, les « gödzes » qu'il avait distinguées d'une phrase ou d'un menu cadeau, les « ikbales » qu'il avait déflorées, les « hasékis » qui lui avaient donné un enfant, enfin les « kadines » dont les enfants avaient été admis dans la famille impériale. La kadine Roxelane avait même obtenu de Soliman qu'il fasse étrangler tous les fils qu'il avait eus d'autres femmes pour assurer le trône à son propre fils, Sélim, dont elle devint la « sultane validé » toute puissante, car la mère du souverain régentait le sérail quand ce n'était pas l'empire. A chaque promotion on déménageait pour un plus bel appartement.

La servitude donc, imposée à toutes ces étrangères (car il n'y avait pas de musulmane au harem, la religion interdisant leur capture), mais pour certaines ensuite les égards, les bijoux, le luxe et surtout la puissance ! Cependant la faveur était fragile et de toute façon à la mort du sultan qui les avait choisies, elles étaient reléguées au vieux sérail pour laisser la place, aux femmes du nouveau souverain, sauf la mère de celui-ci qui devenait la Sultane Validé.

Des eunuques aussi arrivaient à prendre un grand pouvoir sur le sultan et l'on pense que certains avaient subi de leurs parents ou même voulu cette mutilation pour tenter leur chance. De subtiles alliances se formaient entre eunuques et kadines. La jalousie régnait ici et atteignait son paroxysme pour la succession d'un sultan. La règle étant que le trône revenait au plus âgé des princes de la famille impériale, quel serait celui-ci au bon moment ? Le poignard, la cordelette de soie et surtout le poison visaient à supprimer les rivaux possibles. Même le souverain risquait sa vie ! Quand Muhrat II mourut en 1595, le nouveau sultan, Mehmet III fit jeter dans la mer ses dix neuf frères et les kadines enceintes de son père. Par la suite les sultans prirent l'habitude d'enfermer leurs successeurs possibles dans une partie du harem dite « la cage », dont l'un sortirait pour régner alors que les autres y mourraient : cage dorée, bien sûr, avec des femmes à leur service, mais microcosme clos coupant les futurs sultans des cadres du pays et de la marche du monde, contribuant ainsi à la décadence de l'empire. Quant aux femmes, il leur arrivait d'être assassinées

dans un coin de couloir sombre ou d'être jetées à la mer, cousues vivantes dans un sac lesté de plomb !

Il fallut attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour que le sultan, sa cour et son harem abandonnent Topkapi pour Dolmabahce, un nouveau palais au bord de l'eau, somptueux mais copiant le style commun aux palais occidentaux.

Au cours d'une délicieuse promenade en mer sur le Bosphore à la tombée de la nuit nous avons vu défiler sur ses rives tours, palais secondaires ou « yalis » ces demeures en bois que les notables stambouliotes se sont fait construire au bord de cette voie d'eau large et profonde, à la fraîcheur délicieuse par les torrides journées d'été.

Ah ! Le Bosphore ! Durant la journée il est strié de navires de tous tonnages, les plus gros formant la chaîne entre Mer Noire et Mer Egée, les plus petits croisant leur route, tissant entre Europe et Asie la trame d'argent de leur sillage, navettes multicolores au grand pavois claquant au vent. Mais le trafic, comme le vent, s'apaise au coucher du soleil. Dès le crépuscule tout s'immobilise et se recueille. L'eau se pare de reflets et transforme en épées flamboyantes les reflets du soleil allumés par le couchant dans les fenêtres d'un yali. Une langueur orientale naît des bouffées de musique lointaines rythmées par le ressac sur notre étrave. La côte européenne semble un haut diadème dont les feux montent à la rencontre des étoiles, alors qu'en face l'Asie évoque un grand corps sombre voluptueusement couché, les douces courbes de ses collines se détachant sur la clarté diffuse du ciel, cependant que des fouillis d'épaisse verdure protègent l'intimité des criques.

Dans cette paix vespérale nous contemplons de loin la grand'ville, oubliant son délabrement et ses encombrements, comme Pierre Loti depuis sa maison perchée auprès des tombes au fond de la Corne d'Or.

De jour, de nuit la splendeur du vieux Stambul couronné de mosquées nous incline à nuancer nos jugements. Beaucoup de mœurs que nous y avons découvertes n'étaient pas le propre des Turcs : les eunuques eurent un grand pouvoir, non seulement en Perse et en Chine, mais dans le Saint Empire Romain Germanique, sans doute car plus sûrs, n'ayant pas de descendance à favoriser. Le gynécée existait depuis l'antiquité et nombre de rois d'Occident ont collectionné les maîtresses officielles. Quant aux successions de souverains, elles ont un peu partout fait couler beaucoup de sang ! Enfin les sultans étaient bien peu turcs, toutes leurs ascendantes féminines étant étrangères.

Il n'empêche ! Ce monde du sérail d'Istanbul n'a pas d'équivalent. Ce mélange détonnant de contrainte et de plaisir, de luxe et d'horreur fascine : Molière et Mozart éblouis, même pour le parodier, par le faste oriental et le cérémonial redondant, Racine exprimant tout le tragique des assassinats en chaîne du sérail dans Bajazet, comme Voltaire dans Zaïre, Chateaubriand révolté par les coups de fouet, Ingres, Delacroix, Matisse séduits par la lascivité des odalisques, Pierre Loti gagné par la mélancolie de ce pays hors du temps...

Mais que reste-t-il de tout cela dans la Turquie d'aujourd'hui ? Dans une ancienne église utilisée comme mosquée avant Atatürk, quels commentaires faisaient entre eux ces Turcs que nous avons vu discuter devant une mosaïque représentant un miracle de Jésus (tenu par le Coran pour un prophète né d'une vierge) ?

De même, que pensent ces écoliers si sages en tabliers noirs et cols blancs allant découvrir avec leurs maîtres les monuments gréco-romains ? Dans le théâtre antique de Pergé deux d'entre eux ont cueilli des coquelicots pour nous les offrir. Puissent tous les sucres dont cette terre est si riche nourrir en eux ce qui peut nous rapprocher !

*Cette communication était accompagnée de 325 diapositives*